

LE MEETING SANGLANT

De la Salle des Mille-Colonnes au Sillon.

Après la réunion publique de la salle des Mille-Colonnes où notre ami Marc Sangnier avait obtenu qu'on entendît sans protester M. Charbonnel et Henry Bérenger, nous étions en droit d'attendre de la part de nos adversaires un accueil tout autre que celui qu'ils nous ont fait. M. Charbonnel lui-même avait été surpris de la tolérance de ses auditeurs et il avait prétendu blâmer la violence. L'attitude que lui et son ami avaient montrée dans la salle nous semblait un engagement tacite pour la sortie ; nous allons voir avec quelle loyauté ils l'ont tenu.

Nos amis ont voulu les protéger jusqu'au seuil même de la salle, jusqu'aux dernières marches de l'escalier. Quoique l'*Action* imprime fausement que c'est au milieu de leurs partisans que Charbonnel et Bérenger ont descendu cet escalier, il n'en est rien, ce sont bien nos amis qui les ont entourés et gardés jusqu'en bas.

La foule manifestait et menaçait depuis le commencement de la soirée. De la rue montaient les cris et les invectives, les sifflets et les chants, la *Carmagnole* et l'*Internationale*. L'orage grondait. L'impatience et l'irritation de ceux qui n'avaient pu pénétrer dans la salle se faisaient d'instant en instant plus violentes. En outre, les manifestants avaient déjà un mécompte à leur actif ; durant la réunion, une grande partie d'entre eux s'était dirigée vers l'église de Plaisance, et là, force seaux d'eau leur avaient été versés sur la tête. Ils s'étaient rués sur les portes de l'église, cherchant à les enfoncer, mais ils n'y étaient pas parvenus ; une charge de la police les repoussa, au cours de laquelle un agent fut frappé d'un coup de casse-tête et dut être emporté à l'hôpital Broussais.

Cependant, la sortie des Mille-Colonnes s'effectue. Des agents et des gardes municipaux occupent la rue de la Gaîté. A peine M. Charbonnel et Henry Bérenger ont-ils retrouvé les leurs que nous assistons à ce spectacle honteux : un rédacteur de l'*Action* qui avait siégé sur l'estrade, protégé par nos amis, se met à désigner à la fureur de ses aco-

lytes ceux mêmes qui s'étaient constitués ses gardiens; nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier la conduite de ce sinistre personnage. D'autre part, on voit, malgré leurs précautions, des bourgeois donner des ordres à des apaches; on nous dit même que des agents en bourgeois excitent la foule et sont les premiers à pousser des cris hostiles aux catholiques. Marc Sanguier en tête, nous descendons la rue de la Gaîté pour nous rendre au meeting du *Sillon*. Les apaches ne tardent pas à se montrer sous leur aspect le plus naturel et le plus repoussant à la fois. Ce sont d'abord les injures qui leur sont familières : « A bas la calotte », « Flamidiens », « Hou, hou »; mais cela ne les satisfait pas; à ces moyens platoniques, ils préfèrent des gestes significatifs; un de nos amis est appréhendé au collet par une femme qui, pour mieux lui prouver sa haine féroce, l'invective grossièrement et lui crache au visage avec fureur. Cela n'est rien encore; l'un de nous est assailli par une bande qui l'assomme à coups de cannes plombées; le malheureux est couvert de sang; ayant réussi à se réfugier dans un café, il tombe au milieu d'une autre bande qui lui fait le même sort; la patronne du café parvient à l'abriter dans une cave, ce qui empêche les bandits de l'achever. Pendant trois heures il reste là, évanoui. Un autre de nos amis se trouvant seul et entouré d'une multitude de ces bandits demande protection à un agent; celui-ci lui rit au nez; il attend patiemment derrière lui que plusieurs des nôtres passent pour se joindre à leur groupe.

Les coups se font de plus en plus nombreux quand, soudain, notre camarade Nazet s'affaisse; on vient de lui porter un coup de couteau; le sang ruisselle d'une blessure au cou; le pauvre garçon est transporté à Laënnec dans un état très alarmant. Cet hôpital refuse de le recevoir : le sommeil des internes est sans doute plus précieux que la vie de ceux qui se font tuer pour leurs idées.

A l'angle de la rue d'Odessa une bagarre nouvelle se produit; les agents n'ont pu arrêter nos adversaires qui jouent plus que jamais de la matraque et du casse-tête. M. Bouvier, commissaire divisionnaire, reçoit un coup terrible sur la tête; soutenu par deux agents, il est conduit dans une pharmacie. Les pharmacies d'ailleurs se remplissent de blessés. Dans l'une d'elles, l'un de nos amis, Henri Vermeersch, médecin, soigne deux apaches qui ont été assez gravement blessés.

Nous descendons toujours. Sans un cri de provocation, en rangs serrés et nous donnant le bras, nous atteignons la rue du Cherche-Midi.

Soudain, une charge violente de nos adversaires nous assaillit par derrière. Les coups de cannes plombées tombent drus et rapides. Une voiture de laitier est dévalisée et on nous lance à la tête des boîtes à lait, des bouteilles et bientôt des pavés qu'apportent d'autres manifestants. Le bruit des boîtes à lait qui s'abattent sur les têtes est tel que quelques-uns de nos amis croient un instant à une bombe. Une poussée terrible nous porte en avant. Nous nous trouvons séparés les uns des autres. Notre ami de Saily est entouré en une seconde par une dizaine d'apaches qui le frappent à coups redoublés; ils le jettent à terre; il reçoit même un coup de couteau : ses vêtements sont lacérés, le sang jaillit, les misérables veulent lui arracher sa canne; il la tord bravement afin de ne pas leur fournir une arme. Les apaches s'appellent à coups de sifflets; ils passent à côté de Marc Sangnier et de Laurentie qui sont momentanément isolés, en criant : « Où est-il le cochon, qu'on l'assomme. » S'ils avaient vu notre ami, ils le tuaient certainement. — Rien ne les arrête. La rue leur appartient. Nous citons ici quelques lignes des *Débats* qui donnent une impression exacte du spectacle : « On devait donner des preuves qu'on était soi-même libre-penseur à la manière de ces messieurs : si la preuve était jugée insuffisante, on risquait de rester sur place. On s'entendait demander : Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Montrez votre carte! Et au moindre indice qui déplaisait, les coups de poings se mettaient de la partie, les bâtons se levaient et retombaient sur les têtes, le sang inondait la chaussée... — Il est heureux, mais surprenant, que personne n'ait été tué. » — Et plus loin :

« A l'entrée de la rue de la Gaîté, ces individus qui, en raison de leurs mœurs, sont maintenant connus sous le nom d'Apaches, avaient organisé de véritables barrages qu'on ne pouvait franchir qu'en s'engageant ensuite entre une double haie d'individus, sorte de filets d'où l'on ne pouvait sortir qu'en montrant patte... rouge.

« C'est à ce barrage qu'un de nos collaborateurs, que nous avions envoyé à la réunion du *Sillon*, a été appréhendé. Assailli d'abord par quelques voyous, il parvint à les calmer. Puis, ainsi qu'aurait fait un véritable service d'ordre organisé par la police elle-même, on exigea qu'il montrât des pièces justifiant de sa qualité de journaliste et qu'il était bien là par devoir professionnel, ainsi qu'il le disait.

« Notre collaborateur se prêta à toutes les exigences et sortit son coupe-file.

« — C'est le *Journal des Débats*, cria très haut un homme d'une quarantaine d'années.

« — Les *Débats*, répondit une autre voix, Charbonnel a dit que c'était de la calotte ; n'en faut pas.

« Ce fut comme un signal.

« Un coup de canne, puis deux, puis trois, vinrent s'abattre sur la tête de notre collaborateur, faisant jaillir le sang jusque sur son coupe-file qu'il tenait à la main. Quelques coups de pied lui furent lancés dans l'abdomen ; heureusement ils portèrent à faux. Notre collaborateur se dégagea péniblement et put se sauver chez un marchand de vin qui fait l'angle de la rue d'Odessa et du boulevard Edgar-Quinet. Mais là il trouvait un accueil peu hospitalier. La tenancière de l'établissement ordonna à son garçon de salle de le faire sortir. Notre collaborateur, ruisselant de sang, dut se défendre, afin de ne pas tomber entre les mains de la bande qui le poursuivait. Il fut enfin protégé par un étudiant en pharmacie, M. Louis Loidreau, qui, quelques instants après, parvenait à le conduire à la pharmacie Bouilly, place de Rennes. »

La lâcheté de ces bandits se fait plus odieuse et plus impudente à mesure que nous avançons ; ils ne veulent pas que nous leur échappions, mais, quoi qu'ils fassent, ils ne viendront pas à bout de notre volonté et de notre persévérance. Nous sommes décidés à user aussi fermement que possible du droit de légitime défense.

Tentative d'assassinat.

Nous voici maintenant boulevard Raspail. Des camarades viennent d'arriver par la rue de Varenne, et nous commençons à entrer, sur la présentation de nos cartes, dans l'enceinte des terrains vagues avoisinant le *Sillon*. Des torches s'allument, la cloche appelle et le meeting s'apprête. Mais des cris éclatent, plus violents encore. Nos adversaires se groupent en masse sur le boulevard Raspail, à hauteur de la rue Chomel. Les sifflets, les injures, la *Carmagnole* redoublent d'intensité ; les apaches sont menaçants. Une pierre vient briser le bas de la porte vitrée du *Sillon*.

A ce moment il se passe un fait inouï, et sur lequel il importe d'insister énergiquement. Quelques-uns de nos amis prient les cinq ou six agents qui constituent tout le service d'ordre du boulevard Raspail

d'agir et de demander du secours, afin d'arrêter nos adversaires et pour que nous puissions organiser calmement chez nous notre meeting. Ceux-ci nous répondent flegmatiquement qu'ils n'ont reçu aucun ordre pour faire quoi que ce soit. Marc Sangnier leur demande s'ils nous laisseront tuer sous leurs yeux sans faire un pas. Ils refusent obstinément de marcher, et leur état d'esprit se résume en ces mots que l'un d'eux répond à notre ami : « Je m'en f... » Deux de nos camarades vont au commissariat du VII^e arrondissement, rue Perronnet ; on leur dit : « Si vous étiez couchés, cela n'arriverait pas ». En présence de ce parti-pris scandaleux et de cette inertie hostile des agents et du commissariat, nous nous décidons à faire nous-mêmes la police.

Nous allons tenter une sortie quand une double détonation de revolver retentit du côté de nos adversaires. Un fiacre est assailli par des individus armés de couteaux, de coups de poing américains et de cannes plombées. M. d'Etchegoyen, qui a pris place dans la voiture avec MM. Montazel et de Boisé, étant le plus menacé, vient de tirer en l'air pour intimider ses agresseurs. Des agents le conduisent au poste voisin. Pendant ce temps-là les apaches font pleuvoir sur nous tous les projectiles qui leur tombent sous la main, et comme ils n'en possèdent pas suffisamment à leur gré, ils arrachent les grilles des arbres, les brisent sur le trottoir et nous en jettent les morceaux à la tête. N'ayant pas d'armes, nous n'avons d'autre ressource que de ramasser ces projectiles pour leur renvoyer ou de diriger sur eux quelques torches enflammées... Et la police est toujours absente, et la bagarre devient de plus en plus menaçante et sanglante.

Plusieurs de nos amis sont atteints et blessés, un agent a le crâne défoncé par un morceau de fer ; de part et d'autre le sang coule.

Enfin M. Touny arrive avec ses agents ; ceux-ci, quoique venus un peu tard, rétablissent l'ordre en quelques instants. Les apaches reculent non sans avoir assommé plusieurs personnes, notamment M. Guillaume, officier de paix, M. Martin, inspecteur principal, et sept ou huit agents. La bataille cesse et sur le boulevard Raspail ce ne sont plus que morceaux de fer, projectiles de toutes sortes et aussi traces de sang.

Nous pouvons alors pénétrer de nouveau dans le terrain attenant au *Sillon*. La réunion n'a plus qu'un caractère de protestation contre les faits qui viennent de se passer. Plusieurs personnes prennent la parole ; entre autres, M. Max Régis qui avait assisté au combat. Enfin notre ami

Marc Sangnier apprécie comme il convient les actes criminels des apaches qui n'ont cessé de montrer toute la soirée la brutalité la plus sanguinaire et la lâcheté la plus révoltante. Il était difficile de prévoir une telle conduite de la part des amis des hommes que nous avons protégés aux Mille Colonnes, et envers lesquels nous avons montré un silence et une patience à laquelle ils ne s'attendaient pas.

Nous ne pouvons ressentir qu'une profonde indignation à la pensée que ces hommes auraient pu dire une parole de paix et de calme à leurs partisans, cette parole que nous avons prononcée en leur faveur et que nous avons fait respecter, qu'ils nous avaient promise et qu'ils n'ont pas tenue. Nous étions persuadés que nous avions affaire à deux adversaires loyaux, malheureusement les faits inqualifiables qui se sont passés, et dont plusieurs de nos amis ont été victimes, nous interdisent de persévérer dans cette première opinion.

Quoi qu'il en soit, nous avons montré que nous savons nous défendre; la Jeune Garde a été admirable; son commandant, notre camarade Lestrat, a été blessé d'un coup de matraque, et nous avons eu le spectacle d'une poignée de jeunes gens, ceux que l'*Action* nomme ironiquement les « éphèbes du *Sillon* », tenant tête et faisant reculer toute une bande d'apaches, gens habiles et habitués au crime. Le courage de nos amis a intimidé la lâcheté des assassins enrôlés par M. Charbonnel et leur résistance leur a énergiquement signifié que, loin de nous laisser faire, nous étions disposés à mourir s'il le fallait pour la grandeur de notre Cause.

Pendant le cours de la soirée, plusieurs de nos amis ont été blessés; parmi ceux qui ont été le plus gravement atteints, citons, outre ceux que nous avons déjà nommés, nos amis Taillefert, Gabriel Laurentie et Desplats.

En terminant, il convient d'appeler l'attention de tous les honnêtes gens sur la bassesse inqualifiable de la presse socialiste. Le mensonge et l'erreur calculée sont accumulés en leurs articles, et il convient d'en donner des exemples. Nous avons déjà rapporté la conduite des directeurs de l'*Action*. Cette feuille déclare qu'à la salle des Mille Colonnes « on voit mettre à la porte plusieurs personnes qui sont jetées à bas de l'escalier d'entrée; des femmes même sont brutalisées ». La *Petite République* dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Elle débute ainsi : « Une fois de plus, la gent cléricale a fait des siennes... Les cléricaux

non contents de provoquer les républicains, ont tiré sur eux des coups de revolver. » « Dans la salle des Mille-Colonnes, deux mille cléricaux se pressaient dès sept heures et demie, accueillant à coups de matraques et de cannes plombées les républicains qui tentaient d'y pénétrer. » Parlant du meeting du boulevard Raspail : « Nous entendons les paroles suivantes : « Eh ! oui, nous la ferons, la guerre civile ! Il faut les « massacrer tous ! » — *L'Action* affirme que « des grilles en fonte qui protègent les arbres sont enlevées, brisées et servent d'armes aux amis de M. Sangnier », et la *Lanterne* : « Les grillages qui entourent les arbres du boulevard avaient été enlevés et brisés ; les cléricaux les lançaient sur les libres-penseurs qui, indignés, se précipitèrent sur eux et leur infligèrent une correction méritée » (?)

Est-il nécessaire d'opposer le plus formel démenti à ces honteux mensonges ? Il n'y a pas un fait d'exact, pas un mot de vrai ; ces lignes sont un tissu de calomnies odieuses et d'insinuations perfides. Le procédé ne nous surprend qu'à demi de la part de ces feuilles ; il est simple ; il consiste à jeter à la face de ses adversaires tous les crimes que l'on a commis soi-même et que l'on a honte d'avouer ; la raison et la loyauté la plus élémentaire semblent échapper à des gens qui ne vivent que des passions les plus violentes et de la haine la plus basse. N'y a-t-il pas de méthode plus vile que celle qui cherche à déshonorer ses adversaires ; mais ne déshonore-t-elle pas avant tout et uniquement ceux qui l'emploient ? En vérité nous ne savons comment qualifier de pareilles manœuvres ; il nous suffira d'avoir dit la vérité avec toute la force de nos consciences pour que ceux qui auront lu ces faits soient soulevés d'une indignation légitime et d'une immense pitié pour ces misérables qui, prêchant la vérité, ont peur de la dire et mentent à sa face comme des enfants craintifs et lâches. C'est devant leur conscience que nous laissons nos adversaires ; nous ne doutons pas qu'ils soient suffisamment habiles pour continuer à défigurer les faits sous les dehors hypocrites de la loyauté la plus parfaite et qu'ils persévèrent ainsi à fausser l'esprit public et à exciter les passions détestables de la foule, nous ne doutons pas qu'ils entretiennent quelque temps encore l'œuvre de haine destructrice qu'ils ont entreprise, mais nous nous demandons avec effroi sous quel aspect leur apparaît le sentiment de leur dignité morale, s'il leur arrive par hasard de faire un retour sur eux-mêmes et d'écouter cette voix impérieuse et implacable qui vit obstinément au plus profond de notre âme et que rien n'est assez puissant pour étouffer.